

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

A THÉODORE DE B. . . . , A ROME.

Très cher ami, que Dieu vous comble de ses bénédictions. J'ai vu ce matin une grande et glorieuse scène. Aux premières lueurs du jour, je m'étais rendu dans la chapelle bien aimée où, durant la nuit de Noël, nous avons tous deux entendu chanter les cantiques des Anges. Avant d'y arriver, mon oreille avait été frappée des derniers cris de l'orgie parisienne, et j'avais rencontré dans les rues désertes quelques groupes d'hommes, de femmes, d'enfants hélas ! tachés de boue et transis de froid, qui revenaient masqués des bals du mardi-gras. Quels vêtements hideusement souillés ! quels visages livides ! quels discours immondes dans la bouche de ceux que l'excès des débauches nocturnes n'avait pas réduits à ne pouvoir plus pousser que des hurlemens inarticulés ! Plusieurs, trébuchant sous le poids du vin, battaient les murs ; d'autres gisaient au coin des bornes ; les plus valides fuyaient en hâte, comme s'ils avaient peur de la lumière des cieux. Pauvres gens, pauvre peuple ! Combien vont retrouver la faim dans leur demeure ; combien, n'ayant plus pour le travail que des bras languissans, iront dans quelques jours frapper à la porte de l'hôpital ou demanderont au vol et à la prostitution de soutenir leur misérable vie ?

J'entrai dans l'église ; déjà l'on préparait l'autel, déjà ces voiles blancs qui recouvrent des fronts si purs se rangeaient sans bruit dans la nef, où les charmantes clartés de l'aube commençaient à combattre l'éclat des cierges et des lampes, où l'on n'entendait plus du dehors que le chant joyeux de quelques oiseaux. Doux moment ! heureux contraste ! j'avais dans l'âme les pensées qu'il y faut surtout nourrir au début de ces jours de pénitence ; je sentais ma misère, et je la sentais bien vivement au milieu de ces encensoirs de piété et d'innocence qui brûlaient à quelques pas de moi devant le tabernacle ; et je me disais sincèrement, dans la profondeur de mes souvenirs : Je ne suis plus ici qu'une image à peine essuyée de ce monde que je viens de voir. Ayant contemplé l'ignominie des joies de la chair, je faisais un retour sur ces joies de l'orgueil, avouées ou secrètes, dont on ne se préoccupe pas, et qui sont l'abominable plaie du Pharisien, détestable à Dieu malgré sa prière et ses sacrifices. Je laissais couler à flots sur mes pensées la récapitulation salutaire de tant de jours perdus, de tant d'heures mal employées, de tant de paroles inutiles ou funestes. On apporta la cendre et on la plaça sur l'autel. O ! pensai-je en moi-même, cendre éloquent, est-ce enfin aujourd'hui que ta voix tant de fois écoutée saura me convaincre de la vanité de tout projet humain, de la folie de toute ambition terrestre, du crime de tout orgueil !

Mais, Théodore, en dépit de ces idées, et au même moment que je gardais en mon cœur cette amertume, j'y sentais encore une joie inébranlable et dont je ne m'accuse pas. Quelle est cette joie ? Vous la connaissez ; tous nos frères la connaissent, et je ne saurais la peindre. J'ai admiré quelque part, à Bologne je crois, un tableau de Francia, où le vieux maître s'est représenté lui-même, aux pieds de plusieurs saints qui entourent la sainte Vierge et l'enfant Jésus. Sa figure exprime assez la contrition et tout ensemble la joie d'un pauvre pécheur qui se trouve en semblable compagnie. Cependant, pour ne point laisser dans le doute l'esprit du spectateur, il a naïvement écrit au bas de son tableau, pieux et doux comme le *Memorare* de saint Bernard, cette légende : *Ponto in medio quo me vertat nescio ; dico ergo : Jesu, Maria, miserere.* — *Miserere !* ce mot est le souffle de l'âme chrétienne ; elle l'aspire et le respire continuellement. Il s'échappe chargé des miasmes du péché, il revient comme l'air pur de la vie éternelle. Pouvons-nous penser à nous-mêmes sans gémir, pouvons-nous gémir sans prier, pouvons-nous prier sans espérer ? — Or, nous sommes heureux si nous espérons.

J'espérais ! j'espérais pour moi, pour ceux que j'aime, pour vous, mon cher Théodore, et pour les vôtres ; j'espérais pour toute la France et pour toute la terre.

J'avais présente à la pensée cette belle explication de la cérémonie des cendres, donnée par Bourdaloue dans le premier sermon qu'il prêcha à Montpellier, où Louis XVI l'avait envoyé en faveur des protestans nouvellement convertis : "Quand Dieu voulut punir l'Égypte, il commanda à Moïse de prendre dans sa main une poignée de cendres, et, en présence de Pharaon, de la répandre sur tout le peuple : *Tollite manus plenas cineris, et spargite illum Moïses coram Pharaone.* L'Écriture ajoute que cette cendre ainsi dispersée fut comme la manière dont Dieu forma ces fleaux qui affligèrent toute l'Égypte, et qui y causèrent une désolation si généra-

le : *Silique pulvis super omnem terram Egypti.* A en juger par l'apparence, Dieu fait aujourd'hui le même commandement aux ministres de son Eglise. Il veut que les prêtres de la loi de grâce, comme dispensateurs de ses mystères, prennent la cendre de dessus l'autel, et qu'il la répandent solennellement sur tout le peuple chrétien. Mais dans l'intention de Dieu, l'effet de cette cérémonie est, par rapport au christianisme, bien différent de ce qu'elle opéra dans l'ancienne loi : car, au lieu que Moïse et Aaron ne répandirent la cendre sur les Egyptiens que pour leur faire sentir le poids de la colère de Dieu, que pour marquer à Pharaon qu'il était réproché de Dieu, que pour dompter la colère et l'endurcissement de ce monarque, livré dès lors à la vengeance de Dieu ; par une conduite toute opposée, les prêtres de la loi nouvelle ne répandent aujourd'hui la cendre sur nos têtes que pour nous attirer les faveurs et les grâces du même Dieu, que pour nous mettre en état et nous rendre capables d'en éprouver la bonté, que pour exciter dans nos cœurs les sentiments d'une véritable pénitence."

Ces sublimes inspirations de l'Eglise, cette indulgence de Dieu, et la profonde paix qui règne dans cet oasis de prières où je suis sûr que votre pensée se réfugie souvent, me remplissaient donc d'une joie inénarrable. Au dehors du temple, le soleil naissant et les cris des oiseaux saluaient l'apparition des primevères ; au dedans l'encens fumait ; les paroles saintes résonnaient. Oui, Seigneur, nous ne sommes que poussière, mais une poussière que vous aimez ; et, malgré la sévérité de l'avis que vous nous faites donner par votre Eglise, nous y reconnaissons l'accent de votre amour. La cendre qui tombe sur nos fronts est plus fertile que la terre où germe l'abondance du froment.

Et tandis que l'on accomplissait la cérémonie, songeant aux bénédictions qui pleuvent sur la France, je pensais, cher Théodore, que j'aurais de quoi réjouir votre cœur chrétien, même aux lieux pleins de miracles où vous êtes ; si, en retour de vos histoires qui ont charmé un si grand nombre de vos frères, je pouvais vous raconter à mon tour tout ce que j'ai vu depuis que vous nous avez quittés.

Nous lisions l'autre jour, dans ce journal, qu'il y a deux nations en France ; cela est vrai ; et sans perdre de temps à dire en quoi elles diffèrent, il y a la nation qui reçoit les cendres, et celle qui prend la boue. Nous avons assez parlé de cette dernière ; Paris nous l'a ces jours-ci présentée dans toutes ses splendeurs ; laissons-la dormir ou s'amuser de ses poètes, de ses orateurs, de ses journaux. Je ne veux plus, jusqu'à Pâques, m'occuper d'elle. Je cherche, je veux vous montrer d'autres tableaux.

Durant la veille de Noël, je vous ai dit ce que je venais d'admirer dans une grande ville, connue à Paris par sa richesse et par ses idées libérales, connue au ciel et dans nos cœurs par la prodigalité de ses aumônes, par l'ardeur et la charité de ses enfans chrétiens. Eh bien, à deux cents lieues de cette ville, j'en ai visité une autre, sa digne sœur, (1) où j'ai retrouvé tout ce spectacle de foi et d'œuvres qui m'avait consolé et ravi.

Théodore ! que la France est belle dans ces mystères de sa tendresse pour les pauvres, de sa piété envers Dieu, de son amour pour tout ce qui souffre, s'égare et languit loin du but unique où doit tendre la société des hommes et l'âme de chacun !

J'ai vu tout un peuple tourmenté de la soif des vérités divines, se presser sous la chaire, où l'un des plus grands orateurs des temps modernes, un prêtre, plein de force, de savoir et de vertu, fait retentir les paroles du salut éternel. (2) Quels enseignemens ! quel combat ! Car c'est un combat que livre cet athlète fortifié par l'étude, par la prière et par la pénitence. Sans doute, il parle seul, et personne n'élève la voix contre lui. La sainteté du lieu le permet-elle, qui l'oserait ? Mais les objections qu'on ne lui fait pas, il les fait lui-même, et personne ne saurait les présenter avec cette netteté et cette apparence formidable qu'il se plaît à leur donner. En les voyant apparaître si fermes, si motivées, si terribles, l'incrédule et le chrétien sont saisis d'une égale stupeur. L'incrédule s'émue tout d'abord d'un adversaire qui court à de tels périls ; le chrétien, malgré sa foi, s'effraie de l'issue de la lutte, et gémit de voir avec quel art funeste la raison humaine sait se défendre contre Dieu. Tous les cœurs battent, remplis d'anxiété ; silences ! l'orateur marche à l'objection ; le soldat de Dieu aborde son puissant ennemi. Tantôt il le mine, le cerne et le fait crouler par une discussion savante ; tantôt il l'é-

(1) Nancy.

(2) Le Père Lacordaire.

crase d'un mot éloquent, tantôt il l'enlace et l'étouffe dans une lutte corps à corps ; toujours il le dompte, le disperse et l'andantit, dégageant du milieu de ses débris la parcelle de vérité qui faisait sa force et qui proclame Dieu. Alors, si les cœurs ne se rendent point, c'est qu'ils ne veulent point se rendre ; car les esprits sont vaincus. La raison n'est elle pas habituée à lutter contre la raison même ? s'embarresse-t-elle d'une évidence qui la contrarie ? manque-t-elle jamais de prétextes pour contester sa défaite ? Chassée d'une erreur, elle se réfugie dans une autre : qu'elle s'y établisse et s'y retranche ! elle y emporte, puisqu'elle fait, la conscience de sa faiblesse ; déjà elle sait qu'elle ne tiendra pas derrière ce nouveau rempart, et en attendant qu'on l'y poursuive et qu'on l'y force, elle devient prudente dans ses négations, réservée dans son orgueil. Elle n'ose plus traiter légèrement une religion si prompt au combat, si ferme sur ses dogmes, si sûre des âmes où elle est entrée. Que cet apôtre soit béni pour le bien qu'il a opéré, pour celui qu'il fait, pour celui qu'il saura faire ! Sur combien de lèvres déjà n'a-t-il pas séché le blasphème. Combien d'intelligences n'a-t-il pas rétablies dans la gloire de la vérité ! Qui dira le nombre des esprits labourés par le soc de sa parole, où désormais peut germer ce petit grain qui devient un grand arbre, et qui porte des fruits pour le ciel !.

Un autre jour on me conduit à l'extrémité de la ville, dans une pauvre cellule encombrée de livres et de manuscrits : Un homme se lève pour nous recevoir : c'est encore un prêtre. Il nous salue avec cette franchise et cette bonne grâce de la charité que suit de si près une intimité si complète et si douce. Nous lui demandons où en est son travail, il nous le dit, il nous le montre comme un ouvrier montrerait sa tâche. Or, savez-vous quelle tâche accomplit cet ouvrier ? c'est l'histoire universelle de l'Église, [3] un travail de bénédictions, un travail de géant. Je voyais l'auteur et les matériaux de ce livre immense qui se publie sans éclat, sans clamours, sans bruit de cymbales, mais dont il faut déjà [je le dis à la gloire de la France, que l'on ne soupçonnerait pas d'un goût si vif pour les travaux de cette gravité et de cette haleine] réimprimer les volumes parus, et qui, coulant de toutes parts en abrégés et en contrefaçons, rendront populaires, du moins parmi nous, les annales sublimes de la famille chrétienne.

Mais ces palmes de l'éloquence, du savoir, du travail, sont l'ordinaire tribut du sacerdoce. Ce que j'ai vu de moins accoutumé, c'est une chaleur et je dirais presque une effervescence de bonnes œuvres parmi les laïques, dont nous ne saurions trop espérer et trop nous réjouir. Hommes murs et jeunes gens s'empressent à secourir leurs frères et glorifier Dieu. Il sont en petit nombre encore : qu'importe le petit nombre, si chacun se multiplie ? On voit de pieuses dames se livrer aux soins héroïques de la charité, relevant les dons de la fortune et de la naissance par un usage saint ; nobles, riches, aimables, spirituelles, et cependant plus connues du pauvre qu'elles vont servir, que du monde, qui voudrait leur plaire, et qu'elles obligent à les révéler. Les fondations, les entreprises naissent de toutes parts : la prodigalité chrétienne suffit à tout. Il se trouve toujours quelque chose dans les bourses vingt fois épuisées, parce que toujours on peut donner dès qu'il n'y a pas de spéculateur plus habile à tirer de l'argent que la simple et naïve charité, cette vraie pierre philosophale avec quoi l'on peut changer le plomb en or et la houe en pain. Et personne ne maudit en son âme une telle multitude d'œuvres. Qui pourrait reprocher au printemps de faire éclore trop de fleurs ? Ces œuvres sans nombre, ces fleurs qui croissent sur l'aridité de tous les chemins, ces quêtes interminables (Dieu merci !), ces inventions continuelles, ces mains toujours remplies et toujours suppliantes, ces sourires quasi-perfidés, mais si doux, qui s'embusquent au coin de toutes les infortunes pour dévaliser le passant d'une partie de son superflu, comment les blâmer ? C'est le soleil de la charité qui fait surgir tout cela ; tout cela est la parure charmante et l'heureuse fécondité de ce *renouveau* catholique dont nous saluons les premiers jours. Quelle moisson splendide un pareil commencement annonce !

Vraiment, Théodore, il me vient à l'esprit que la charité est *progressive* et qu'elle a bien profité des théories du temps. Elle a retenu ce qu'on a dit sur la circulation du numéraire, sur les bienfaits de l'association, sur les avantages du crédit ; il est même visible qu'elle a, — n'importe dans quelle constitution, — profondément étudié les droits de l'homme. De toutes parts elle forme des assemblées, des sociétés, des familles ; on ne saurait nommer les commandites qu'elle a inventées pour remuer les capitaux craintifs, oisifs ou indifférens ; elle s'engage avec une audace dont la témérité d'aucune maison de commerce ne peut donner l'idée ; elle met en pratique quelque chose de mieux que l'égalité : elle se fait tributaire, servante, esclave même, des petits, des pauvres, des malades, des abandonnés. Persuadée que tout homme a le droit de vivre, elle s'immole à porter partout la vie, et non-seulement la vie, mais le bonheur et le bonheur éternel. Pourquoi ce fier génie renonce-t-il au rang supérieur qu'il pouvait prendre dans la société humaine ? Pourquoi ces cœurs fermes et purs, après de longues méditations, ont-ils revêtu l'austère uniforme du sacerdoce, qui proclame tant de renoncement ? Pourquoi ces pieuses femmes vont-elles chercher l'indigent dans sa demeure, et lorsqu'elles pouvaient s'entourer légitimement des splendeurs de la terre, en ont-elles rassemblé les souffrances et les chagrins ? Quel motif les fait tous travailler, parler, se sacrifier ? C'est la libérale charité qui les presse incessamment d'élever jusqu'aux récompenses sublimes qu'ils attendent le grand nombre des ignorans qui les méconnaissent ou ne les désirent

[3] M. Rohrbachker professeur au Séminaire de Nancy.

pas. La charité veut impérieusement qu'on ouvre le ciel à l'ouvrier de la dernière heure, qu'on entraîne au banquet des noces divines le convive retardé qui arrive à peine lorsque le jour finit. Quel tribun eût jamais l'esprit si large ? Saints de l'Église militante ! vous n'êtes saints qu'à condition de chercher sans cesse par quels moyens, par quels talens, par quelles ruses célestes vous pourrez convaincre le dernier des hommes que son âme est devant Dieu l'égal de la vôtre, et qu'un éclair de bonne volonté peut lui mériter le même prix qu'à vous toutes vos pénitences et tous vos travaux ! Voilà, Théodore, comment se manifeste extérieurement partout où je l'ai vue la société chrétienne. Allez ! cette glace d'impiété qui enveloppe encore tant de choses en France a beau être épaisse, il faudra qu'elle se fonde. Et je vous l'annonce : malgré les misères inséparables de l'homme et de la vie, ceux qui viendront après nous cueilleront des fruits admirables, là où nous n'aurons connu que la stérilité et la mort.

Nous empruntons à l'*Espérance* de Nancy, l'extrait suivant d'une lettre de M. le curé de la cathédrale de Toul, écrite à l'occasion de ses recherches sur l'architecture gothique, et notamment sur cette cathédrale, un des plus beaux et des plus complets monumens de ce genre. Le savant curé de Toul, avantageusement connu par plusieurs autres ouvrages scientifiques et religieux, fait une juste appréciation des idées qui ont présidé à la création de ces magnifiques et inimitables monumens qui sont l'admiration et le désespoir des artistes de nos jours. Ils sont une leçon des siècles de foi (que dans une stupide méchanceté l'on a nommés siècles d'ignorance) aux hommes enflés de leur vaine science, aux habiles de notre époque qui savent bâtir des hôtels et des bourses ; mais qui ont perdu le secret de ces étonnantes basiliques, de tous ces monumens religieux qu'élevaient des générations qu'ils prennent en pitié. Il est vrai de dire pourtant que l'étude que l'on fait à présent du moyen-âge et des siècles qui l'ont suivi, a fait naître dans les esprits des idées plus justes et plus saines sur le mérite de ces tems de foi et d'inspiration religieuse. Et le clergé peut ici revendiquer une large part dans la réhabilitation des tems passés : les évêques ont montré la plus grande et la plus intelligente sollicitude pour la recherche et la conservation des richesses archéologiques. Un grand nombre de prêtres savans ont répondu à leur appel, ont rendu à la science d'immenses services par leurs études et leurs écrits en ce genre. C'est ainsi que le clergé de nos jours s'est posé le rival glorieux des savans, dans leurs régions en apparence les plus inaccessibles. L'honneur qui en revient à l'Église est d'une heureuse conséquence pour ces esprits *superbes* qui ne jugent les hommes et les choses de ce monde que dans leurs relations avec les sciences humaines ; et en les forçant à l'estime, le clergé les rapproche de la religion et les soumet, de loin sans doute, à la foi qu'ils sont contraints de connaître et d'étudier. Ces études et ces travaux sont d'une autre côté une juste et généreuse réparation à ce moyen-âge tant calomnié et si peu compris. L'histoire et la religion à la fois sont leur profit de la direction qui est imprimée aux études archéologiques depuis quelque tems.

Puisque j'ai été conduit à parler de la restauration des monumens anciens, qui fixent à un si haut degré l'attention publique, permettez-moi, Monsieur le rédacteur, d'ajouter à ma justification quelques réflexions plus générales et par conséquent moins ennuyeuses pour le public. Quand je considère cette prodigieuse période du moyen-âge, je me sens saisi d'admiration comme le voyageur qui arrive au pied du vieux Caucase. On voit, on sent qu'il y avait là un élément divin, remuant la masse des peuples, et leur communiquant assez de vie pour exécuter tant de grandes choses. Le moyen-âge a été la plus haute et la plus puissante expression de l'association humaine pour combattre au dehors et pour édifier au dedans. Au dehors, l'Europe ainsi considérée a refoulé la barbarie musulmane : la croix a vaincu le croissant. Au dedans, elle s'est constituée en corps de nations, elle a péniblement élaboré ses institutions sociales à travers les calamités sans nombre que le régime féodal versait sur le monde. Puis, pour se délasser ou s'animer dans son mouvement ascensionnel, elle a couvert le sol d'églises, de cloîtres, de monastères, magnifiques palais construits en chantant les louanges de Dieu, pour abriter la faiblesse, l'innocence, le repentir et la prière. Quels hommes de bronze, quelle génération de géans étaient nos pères ! Ils étaient si grands, que la plupart n'ont pris aucun souci de transmettre leur nom à la postérité ! les saintes joies du ciel, dont l'écho retentissait dans leur âme, leur faisaient prendre en dégoût tous les vains fruits de la terre. À genoux sur la pierre qu'il venait de tailler, le sublime maçon du moyen-âge remerciait Dieu et notre Dame de ce qu'il avait été trouvé digne de travailler pour la sainte Église ; et puis il mourait satisfait.

Or, cette association si forte, si compacte, dans un tems où l'anarchie régnait encore dans les pouvoirs humains, était l'œuvre de la foi, dont l'organe universel et permanent était l'Église catholique. Elle seule communiquait l'unité à tous les esprits, l'union à tous les cœurs, la force à tous les bras. Hors de là, il ne s'est jamais rien vu, il ne se verra jamais rien de pareil.

Plût à Dieu que cet élément divin de la foi s'emparât de nouveau des âmes et les associât par l'amour de la régénération ! Si l'on n'élevait pas de nouveaux édifices capables de rivaliser avec les anciens, du moins on restaurerait ceux-ci : et la vie lutterait merveilleusement contre la mort sur le vaste champ-clos de la France. On ne saurait trop le répéter : les hommes ne feront rien de grand sans une association de pensées, de volontés et d'efforts ; d'un autre côté, une telle association ne peut se former que sous l'empire des principes et des intérêts catholiques. Ceci est vrai en toutes choses, l'homme isolé ne peut rien ; l'homme associé peut tout. Donc, le désir du bien doit nous porter à étendre sans cesse les principes féconds qui, à notre époque, unissent déjà tant d'âmes nobles et ardentes. N'en doutons pas : lorsque l'amour de l'art, le goût de la science, le respect des traditions anciennes, seront fortifiés, sanctifiés, terminés par les sublimes inspirations de la foi, l'œuvre de la réparation marchera d'un pas sûr et rapide, les forces de tant d'ouvriers intelligens seront centuplées, et le monde verra un grand prodige, la puissance du moyen-âge jointe à la douceur de la civilisation moderne. *Fortifier... Suaviter.* Aussi, je vous l'avoue, je voudrais que l'on s'habitât, pour commencer par quelque chose, à voir dans nos admirables églises, non pas seulement des morceaux curieux d'antiquité, des monumens publics, des espèces de musées, mais des asiles de la foi et de la piété, des reliques saintes auxquelles il ne faut toucher qu'avec un religieux respect. Je voudrais que l'artiste, qui sait si bien discourir sur le style ogival primitif, rayonnant et flamboyant, sût aussi fléchir le genou devant le Très-Haut, le grand architecte de l'univers. Autant j'éprouve d'estime, de reconnaissance et d'affection pour les hommes de la génération nouvelle qui mettent leurs talens, et quelquefois même leur fortune, au service de l'art chrétien, autant je désire pour eux l'inspiration de la foi et les douceurs de la prière, les deux choses les plus excellentes que l'on puisse souhaiter à ceux que l'on aime.

Agrérez, etc. L'abbé DELALE.

#### BULLETIN.

*Clôture du Mois de Marie.—Œuvres de Miséricorde.—Encore la grande assemblée bibliste de New-York.—Arrivée de l'hon. L. H. Lafontaine.*

Le Mois de Marie s'est terminé mercredi aux exercices du matin à la cathédrale et à la Providence, et le soir à l'église paroissiale. Un concours extraordinaire et plus grand même qu'on ne l'espérait a signalé ces pieux exercices. Rien de si touchant que de voir, dès cinq heures du matin, cette foule d'hommes, d'ouvriers la plupart, se portant à l'église cathédrale, pour assister à la messe et à la méditation ; dérobant en quelque sorte une partie de leur tems pour venir consacrer à Marie chacune de leurs journées, pour la prier de bénir leurs rudes labours. Toute la matinée on voyait se presser dans le temple les nombreux serviteurs de Marie. A huit heures les exercices de la Providence attiraient une autre foule que les murs de la chapelle ne pouvaient toujours contenir : on y remarquait les Dames de Charité, qui sont en même tems des modèles de piété, à côté de leurs protégées, pauvres infirmes, pauvres vieilles femmes, qui durent bien bénir la providence en se voyant transportées dans cet asile, bâti si miraculeusement sous leurs yeux avec les aumônes de la charité. Le M. le directeur de l'établissement, faisait chaque jour la méditation, et donnait une courte instruction suivie de la messe. On eut l'avantage d'y entendre quelque fois des prédicateurs étrangers ; et presque chaque jour un prêtre différent y célébra la sainte messe. A l'église paroissiale la même affluence de fidèles se fit voir aux exercices du soir. Et ce ne fut pas une piété stérile que celle qui se manifesta au milieu de nous durant ce saint mois. Les tribunaux de la pénitence furent constamment fréquentés : les communions furent nombreuses et le culte et l'amour de la Ste. Vierge augmentèrent sensiblement chez les fidèles. Les rapports qui nous viennent de la campagne sont aussi favorables : dans presque toutes les paroisses les fidèles se sont réunis chaque jour de ce beau mois aux pieds des autels de Marie ; et les confessions ont été si nombreuses dans les derniers jours surtout, que plusieurs de MM. les curés se sont vus obligés d'invoquer l'assistance de prêtres étrangers pour satisfaire à la piété de leurs paroissiens. Oh ! béni soit Dieu de nous avoir favorisés de tant de consolations ! Bénie soyez vous, ô Marie, pour les ineffables dons de votre tendresse ! Votre culte dans ce mois qui vous est consacré, dans ce mois si saintement choisi où nous voyons la nature renaître et reverdir, dans ce mois du retour des fleurs et du chant des oiseaux, dans ce mois où tout ce qui a vie reconnaît la bienfaisante influence des présens du créateur, où l'on se sent vivre d'une vie nouvelle, votre culte aussi a de nouveaux charmes, de plus suaves parfums ; l'atmosphère de vos temples est plus pure et plus embaumée ; on respire au pied de vos autels une meilleure et une plus sainte vie. Vous êtes véritablement la reine de la nature et de nos beaux printems ; tous les charmes qu'étale à nos yeux la pro-

vidence s'harmonient plus parfaitement avec les douces magnificences de votre culte dans ces heureux jours : oui, le mois de mai est bien véritablement le mois de Marie. Qu'il y a de consolations dans son culte salutaire ! La pensée d'un Dieu, créateur tout puissant, maître souverain et inaccessible, juge sévère et vengeur inflexible de nos offenses, a quelque chose qui saisit l'âme et la remplit d'une indicible terreur, qui tient l'homme courbé, humilié au fond de son néant. Il n'en est pas ainsi dans la pensée et dans le culte de Marie : tout y console, tout y inspire la paix, la confiance, l'abandon et l'amour. Ce n'est pas un juge et un vengeur irrité, c'est une mère, et qui peut sonder les abîmes de tendresse et de bonté du cœur d'une mère ? c'est une mère incomparable, une mère remplie de miséricorde pour les plus coupables de ses enfans, qui voudrait les renfermer tous dans son cœur, qui les invite, les presse de venir à elle, qui n'a de prédilection que pour ceux qui sont plus malheureux. Leur éloignement l'afflige, leur indifférence brise son cœur ; elle a des trésors de grâces à répandre, des bienfaits inépuisables à prodiguer, et elle demande des cœurs pour les remplir, de ces cœurs que le monde avec tous ses biens, avec toutes ses joies n'a pu satisfaire ; de ces cœurs infortunés qui cherchent depuis si longtems prospérité et repos, et qui sont si vides et si pauvres : elle les appelle, car elle veut les consoler et les enrichir. Pauvres âmes qui, dans votre soif de félicité, cherchez une âme qui vous comprenne et vous console, qui vous donne le bonheur que vous avez rêvé, que vous avez en vain demandé comme Augustin, cette grande victime du monde et de ses illusions, à toute chose ici bas : à la science, aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs, à toute créature aux cieux et sur la terre, et qui les avez entendues vous répondre, nous n'avons pas le bonheur ! pauvres victimes de toutes les déceptions, allez à Marie la dispensatrice des consolations et des seuls vrais biens. Pauvres pécheurs, qui marchez courbés sous le poids de vos pesantes chaînes, qui n'osez peut-être plus lever les yeux vers le ciel que vous avez tant offensé et dont vous n'attendez plus que des foudres, allez à elle encore ; elle veut être votre refuge, et ce nom lui semble plus cher que ses autres titres de gloire. Pauvres orphelins, qui n'avez plus de mère pour vous aimer, consolez vous, il vous reste une mère plus digne d'amour et de tendresse que celle que vous pleurez, et la mort ne pourra vous la ravir. Pauvres malades, pauvres infirmes, vous tous les élus de la douleur ; indigens qui demandez en pleurant le pain qui doit vous nourrir, riches qui nagez dans l'abondance, mais qui êtes bien plus que les autres déshérités du bonheur, car vos joies sont trompeuses et votre rire est menteur, vous qui que vous soyez, qui êtes malheureux aux yeux des hommes, ou qui souffrez dans le secret de vos demeures, dans l'immense solitude de votre cœur, oh ! venez à Marie, venez à votre mère, elle connaît vos besoins et vos peines ; elle a des consolations à toutes vos douleurs, des remèdes à tous vos maux, de l'abondance et des biens pour toutes vos misères. Elle oublie en quelque sorte sa félicité et sa gloire pour ne penser qu'à ses enfans, pour ne s'occuper que du bonheur de ses enfans. O bonne Marie, non, on ne vous connaît pas, le monde ne vous connaît et ne vous aime pas. S'il vous connaissait, s'il soupçonnait les riches trésors que renferme votre cœur, on n'entendrait plus ce long cri d'angoisse et de douleur que poussent ici bas ses malheureux esclaves ; s'il vous aimait, il n'y aurait plus de malheureux ! Non, le monde ne vous connaît pas. Mais il y a des âmes qui vous connaissent et vous aiment : à elles les ineffables délices, les saintes émotions, la paix, le repos et les douces joies de vos véritables enfans. Il y a chaque jour parmi nous quelque nouveau frère, revenant de bien loin, qui vient vous dire en versant de précieuses larmes : ma mère ! ma bonne mère, voici votre pauvre enfant ; pouvez vous encore le reconnaître ? Le voici tel que l'a fait le monde et le péché ; il a tout perdu, tout, excepté votre amour. Vous en aurez pitié, bonne mère, car il a bien souffert... Oh ! que ne nous est-il donné de réunir tous les cœurs pour n'en former qu'un cœur et qu'un amour pour les mettre dans votre cœur, pour ne plus vous quitter, pour ne plus cesser de vous louer, de vous bénir et de vous aimer. Alors nous serions pour toujours heureux et tranquilles. Que de saintes âmes pendant ce beau mois, comprenant mieux que jamais le bonheur de vous appartenir, ont fait de fois ce vœu salutaire ! Vous l'avez entendu, vous l'avez présenté au trône de notre Dieu, dont votre culte fait la gloire et qui nous bénit quand nous vous aimons. Nous avons terminé les exercices du mois qui vous est consacré ; ces jours de bénédiction sont passés pour revenir avec un nouveau printems ; mais nous ne vous avons pas quittés

nous ne cesserons de vous prier et de vous aimer ; de vous prier pour ceux de nos frères qui sont loin de nous, et qui ne prient plus peut-être ; de vous aimer pour ceux qui ne vous aiment pas ; de vous honorer pour ceux qui vous blasphèment ; et nous aurons sans cesse recours à vous, ô Marie, que l'on n'a jamais invoquée en vain ! Vous reviendrez avec vos belles solennités, et vous nous trouverez aussi fervens et aussi fidèles. Votre culte et votre amour nous consolent d'être séparés de vous ; ils hâteront le moment fortuné où nous verrons, où nous contemplerons votre virginale et divine beauté, où nous nous jetterons dans vos bras pour ne plus jamais vous quitter.

Durant le saint mois de Marie, les œuvres de miséricorde ont marché de compagnie avec la tendre piété envers notre bonne mère. Chaque jour aux exercices de la Providence, il se faisait une quête en faveur de l'établissement, et la généreuse charité des fidèles ne se démentit pas. Un curé en venant dire la messe dans la nouvelle église de l'Asile, y laissa une offrande de 300 fr. ; d'autres personnes firent des dons considérables en meubles et en argent. La charité est décidément la grande vertu de notre terre et de notre pays, et on la voit s'accroître chaque jour. Or quelle consolation pour ceux qui l'exercent d'entendre cette parole de St. Vincent de Paul : "J'ai toujours vu les personnes charitables mourir dans le calme et la confiance." Combien donc de charitables chrétiens parmi nous qui se préparent une mort sainte et tranquille !

Maintenant que nous sommes un peu revenus de l'émotion où nous avons jetés la fameuse assemblée bibliste de New-York, maintenant que nous avons le loisir de la réflexion, faisons en quelque peu pour la plus grande édification de nos frères séparés et pour notre propre enseignement et satisfaction. Constatons d'abord que la plupart des journaux d'Amérique, de toute couleur, de toute croyance ont été unanimes à condamner ces exorbitantes et ridicules manifestations : et ce sentiment les honore. Il faut en effet être possédé excessivement de l'esprit de vertige pour concevoir une pareille entente d'une religion quelconque ; et nous ne comprendrons jamais, pour l'honneur de l'humanité, qu'un semblable apostolat puisse inspirer autre chose que la pitié ou le dégoût. Des adversaires de cette trempe là ne seront jamais dangereux ; car on croirait que c'est une gageure qu'ils ont faite de donner cette mascarade pour nuire à la réforme en la chargeant de la responsabilité de tels enfans. Des catholiques qui auraient voulu parodier les mystères protestans n'auraient pas mieux fait. Il nous vient un soupçon à l'endroit de cette assemblée : c'est que les Jésuites, si adroits et si puissans, au dire des révérends de tous les pays, pourraient bien avoir préparé, commandé, payé cette comédie là : cela nous a l'air d'une représentation à leur bénéfice. Le *Herald* qui devine tous les mystères, quoiqu'il ne les comprenne certes pas, pourrait nous en dire quelque chose. Pour notre compte ce que nous avons vu de plus clair dans toute cette affaire, c'est que les protestans de N.-Y. sont aux abois ; c'est que les progrès rapides du catholicisme sont évidens à tous les yeux ; c'est que le morcellement sans fin de leurs sectes sans symbole, les appauvrit, les isole, les affaiblit de plus en plus ; c'est que pour pouvoir se réunir dix ensemble, comme nous le disions nous-mêmes il n'y a que huit jours, ils sont obligés de ne croire à rien, ainsi qu'ils ont eu la naïveté de nous l'avouer ; et encore cette réunion leur paraît phénoménale, ils ne la pensaient même pas possible. Ce que nous voyons, c'est ce qu'ils ont pris la peine de nous dire, que les peuples penchent vers le catholicisme, que si les protestans allaient à Rome ils en reviendraient convertis, que les catholiques n'écoutent que leurs prêtres, aux paroles desquels ils ont une confiance sans bornes. Pauvres révérends, auriez-vous l'obligeance de nous dire pourquoi il n'en est pas ainsi de vous ? pourquoi on n'a pas de confiance en vous ? pourquoi vous qui prêchez la vérité (*exclusivement chacun*), personne ne vous écoute ? pourquoi votre bible n'amène personne à vous ? pourquoi ceux qui la lisent ont des doctrines différentes des vôtres, et forment autant d'églises qu'ils sont de lecteurs ? pourquoi votre foi et vos croyans si robustes ne peuvent tenir devant cette vieille Rome que vous assiégez depuis tantôt trois cents ans, devant ce pauvre pape que vous avez tant de fois anéanti en paroles, et qui heureusement ne s'en sont jamais trouvés plus mal ? pourquoi vous êtes si fâchés, si insolens, si grossièrement injurieux, ce qui sied mal à des apôtres et à des saints comme vous ? pourquoi, vainqueurs sur toute la ligne, vous criez si fort aux armes, vous

invoquez avec tant d'anxiété le secours et l'appui de l'argent d'abord, car point d'argent point de ..... (nous allions répéter le mauvais proverbe qui ne peut avoir une vérité rigoureuse qu'en Canada ; n'est-ce pas, M. Tanner ?) point de ministres, point de bibles, point de protestantisme ; donc de l'argent d'abord ! pourquoi vous invoquez le secours de toutes les croyances, de toutes les sectes, n'importe quelles elles soient, des juifs et des mahométans s'il le faut (et vous l'avez fait !) pourvu qu'ils maudissent bien cordialement les damnés papistes, pourvu qu'ils justifient d'une bonne haine cubique contre eux ; c'est une profession de foi suffisante : pourquoi cet appel qui sied moins encore à des triomphateurs tout-puissans comme vous prétendez l'être ? Vous ne répondez rien à tous ces *pourquoi* ? vous n'avez garde. Nous pourrions nous répondre à votre place, s'il en était besoin. Mais la réponse vous la connaissez : vous faites un métier en faisant des religions ; mais vous n'avez pas de religion. Le métier s'use, la machine se détraque malgré ses raccommodages sans fin ; la marchandise n'est plus de mode, et l'on n'en veut plus même au rabais. Voilà tout le secret. N'est-il pas vrai que nous avons deviné juste ? Soyez catholiques comme nous, et vous trouverez auditeurs, et croyans, et garanties de persévérance ; parce que vous trouverez non pas une religion de fabrique, sortie des ateliers de Luther, de Calvin ou de Henri VIII, mais la religion de Jésus-Christ, son Eglise avec laquelle il a promis d'être tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Voilà pourquoi elle est si forte et si puissante et que vous ne sauriez prévaloir contre elle. Cela n'est-il pas écrit dans votre bible ?

Nous le demandons aux incroyables révérends de l'assemblée de New-York : à quoi sert votre bible, vos noms, votre argent, vos tracts, vos travaux même et toutes les peines que vous vous donnez, si tout cela doit aboutir à vous faire siffler vous et vos doctrines ? Et vous étiez là pourtant dans votre sanctuaire ; c'était là que vous deviez être dignes, imposans, vénérables, ou jamais ; c'était là que l'esprit dont vous parlez tant, devait souffler, vous inspirer, vous faire prophétiser, car la circonstance ne pouvait être plus favorable ; c'était là enfin que vous deviez être protestans véritables, avec des dogmes bien clairement établis, un but bien avoué, une profession de foi bien explicite et bien complète ; autrement le premier gamin qui vous eût entendu pouvait vous dire : mais à qui en valent ces gens en colère ? sont-ce des jongleurs, ou des banquiers volés, ou des actionnaires de chemin de fer, ou des dentistes et des marchands d'orviétan ? Car on n'entendait qu'une chose, c'est que vous seuls aviez la bonne recette, vous seuls aviez raison, vous seuls teniez en vos mains le salut des humains, et au bout de tout cela, qu'il vous fallait de l'argent : c'était le plus clair. Votre rapport établit en effet un déficit pour la société de 7,905 piastres sur la recette de l'année comparée à celle de l'année dernière. Mais nous donnons en mille à deviner l'explication que vous en donnez. Nous aurions pensé, comme tout le monde, que l'erreur protestante diminuant ses revenus devaient avoir les mêmes phases, comme causes ou comme effets, peu importe. Nous aurions pensé qu'il en était chez vous comme chez vos frères d'Europe, que les *payeurs* voyant que leur argent ne profitait qu'à engraisser des ministres, leurs femmes et leurs enfans ; qu'au lieu de progresser la réforme reculait, les protestans diminuaient et devenaient catholiques, ils s'étaient posé eux aussi cette question : Nous donnons chaque année tant de millions à des centaines de révérends qui nous promettent, toutes les fois qu'on les paie, qu'ils vont convertir le monde et quelque chose avec. Or, chaque année on constate un déficit dans les membres de l'église protestante ; au lieu de convertir les papistes, ce sont ceux-ci qui nous convertissent : à quoi bon payer si cher un résultat si malheureux ? Et le chiffre des secours aurait été réduit. Voilà ce que nous eussions pensé, car voilà ce qui s'est passé de l'autre côté de l'Atlantique. Et n'allez pas dire qu'il n'y a pas lieu de vous juger et de vous traiter ainsi. De votre aveu vous ne venez à bout que d'une chose, c'est de dévorer votre énorme budget, toujours trop petit pour votre excellent appétit. Vous êtes quatre cents et quelques ministres dans votre société en commandite : l'un est allé bravement en Angleterre, quand on craignait la guerre ! Qu'y a-t-il fait, une promenade, rien, si vous voulez : c'est égal ; c'est un héros. Un autre *espère* que l'année prochaine il convertira *peut-être* huit personnes ! Quelle moisson ! Un troisième est plus glorieux : il a opéré dans une expédition 115 conversions, dit-il.... ! puis réflexion faite il ajoute : peut-être..... je ne suis pas sûr.... cela pourrait n'être que 15. [im-



payable !] Nous ne parlons pas de celui qui est si heureusement entré dans nos idées, en jetant des caisses de bibles, la nuit, en Chine, et qui s'est sauvé après avoir accompli cette mission : c'est le plus raisonnable celui-là, et nous nous sentons pour lui une grande sympathie : nous le recommandons à l'attention et à la munificence de la société. Il est vrai qu'on aurait pu envoyer les bibles par occasion, par le premier matelot venu ; mais c'est une consolation de lancer soi-même les caisses sur le rivage, et nous concevons qu'on y tienne quand on a du zèle. Tout ce littoral doit être beau à voir maintenant : car il n'y a pas de doute qu'il ne soit devenu protestant au lever du soleil suivant. Ainsi quand le vaisseau en l'air sera en opération on le frêtera de bibles, on y fera monter des ministres qui sèmeront des bibles du haut des nues sur tous les pays, sur toutes les maisons papistes et payennes ; et comme on pourra aller dans trois heures de Londres à Calcutta, il ne faudra pas huit jours pour en couvrir le monde, et le convertir : la belle semaine que celle-là ! Seulement il faudra s'armer de casques en cuir bouilli pour les jours de la pluie des bibles.—Mais nous voilà loin du rapport sur les finances de la société bibliste.

Ce rapport, entre autres choses curieuses, dit donc : "Que le déficit de 7,908 piastres et 31 cents, dans la recette comparée avec celle de l'année précédente, vient de ce qu'il est mort peu de personnes riches dans la dernière année, et qu'il y eut par conséquent peu de legs considérables faits en faveur de la société ; mais (remarquez ceci, c'est le plus beau) *mais on espère qu'il n'en sera pas ainsi l'année prochaine...*" Auriez-vous deviné ? Voilà pourquoi il n'y a pas d'argent, voilà pourquoi le protestantisme se meurt : c'est parce que les riches protestans ne meurent pas ; mais on espère que cette calamité ne durera pas, et qu'il en mourra bon nombre l'année prochaine. O bonhomme Miller, et vous rév. M. Tanner, où êtes-vous ! Que vous devez être désespérés de n'en avoir pas trouvé de cette force !—Et voilà, catholiques, ce qu'on appelle le protestantisme dans ce pays là : voilà sa plus pompeuse, sa plus solennelle assemblée. Pour l'honneur des protestans sérieux et de bonne foi, nous attendons qu'ils désavouent de semblables frères, car nous sommes loin de les juger sur les échantillons que l'on nous donne depuis quelque tems. Il y a parmi les anglicans surtout, des hommes honorables, des adversaires de bonne foi : et nous savons qu'ils jugent ainsi que nous ces fanatiques insensés qui suffiraient seuls pour anéantir promptement le protestantisme, s'ils étaient réellement des protestans, et si la réforme était toute entière à leur disposition. Cependant nous sommes leurs frères à tous, et leur frères les plus bienveillans : nous espérons qu'ils le comprendront un jour, et ce jour ne saurait être bien éloigné ; nos prières le hâteront, car Dieu les écoutera, tout semblable nous le dire.

L'Honorable Procureur-Général L. H. Lafontaine est arrivé à Montréal dimanche. Nous avons appris son arrivée seulement après l'impression de notre dernier No. Son Excellence sir Ch. Metcalf ne doit venir ici qu'à la fin du mois.

Nous sommes forcés d'ajourner encore notre réponse aux révérends d'ici qui ont l'obligeance de s'occuper beaucoup de nous. Ce nous est un grand honneur, et nous avons des raisons de croire que ce ne sera pas un honneur sans profit. C'est ce qui fait que nous nous en réjouissons fort, et que nous les remercions cordialement.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

IRLANDE.

—Trois protestans ont abjuré l'erreur, le dimanche 26 mars, dans la ville de Pinzance. M. W. Daly leur a administré le baptême sous condition. Il instruit, en ce moment, quatre personnes qui embrasseront bientôt la vraie foi.

A Killyna, dans le comté de Fermanagh, des conversions nombreuses ont eu lieu récemment, ainsi que l'atteste la lettre suivante, écrite par le curé de cette ville : "Il y a trois mois, M. W. Gibson a fait abjuration entre mes mains. Depuis, j'ai eu la consolation de voir embrasser la vérité à W. Scot, son épouse, et à leurs six enfans."

—Une nouvelle église assez vaste et belle vient d'être consacrée au culte catholique dans la ville de Meyssour, capitale du royaume de ce nom. La cérémonie de la bénédiction a eu lieu le premier jour de cette année. Cinq missionnaires, tous Français, se trouvaient présents et ont célébré une messe solennelle avec diacre et sous-diacre. L'affluence du peuple était immense. La musique du roi rehaussait l'éclat de la fête. La foule s'est retirée en-

chantée de ce spectacle religieux qu'elle venait de contempler pour la première fois depuis près d'un demi-siècle. L'édifice a été élevé à l'aide de souscriptions diverses. Le roi de Meyssour, tout païen qu'il est, a daigné y joindre une somme d'à peu près 4,000 fr. Ce roi, encore plein de bienveillance et d'affection pour la mémoire de M. l'abbé Dubois qui a passé plusieurs années de mission dans ses Etats, a demandé avec intérêt de ses nouvelles.

ESPAGNE.

—S'il était besoin de prouver que le gouvernement espagnol marche en sens contraire de l'opinion publique et du sentiment national, il suffirait de citer ce qui se passait tout récemment dans le pays. Tandis qu'Espartero et ses ministres envoyaient en Galice l'ordre de dépouiller les églises, et notamment celles de Saint-Jacques de Compostelle, de tous les ornemens d'or et d'argent amassés par les pèlerinages et la piété des fidèles, les populations entières et les autorités locales elles-mêmes se révoltaient ouvertement contre cette mesure et l'empêchaient de s'exécuter.

D'un autre côté les travaux se suspendaient presque partout spontanément pendant les jours de la Semaine sainte. Il n'y avait pas jusqu'aux imprimeries de journaux patriotes, où le repos des fêtes et dimanches n'est jamais observé, qui ne se soient arrêtées par respect pour le Vendredi saint.

Dans les premières opérations de la chambre des députés, où il ne s'agissait encore que de la vérification des pouvoirs, l'infant don François de Paule a voté ostensiblement contre la politique du régent, aux grands applaudissemens des tribunes publiques.

ALLEMAGNE.

Le gouvernement wurtembergeois a défendu la publication du mandement publié à l'occasion du Carême par l'évêque de Rothenbourg, parce que ce prélat, en développant les caractères qui distinguent l'Eglise catholique de toutes les autres sociétés religieuses, exhortait ses ouailles à lui rester constamment fidèles. Mais le gouvernement n'a pas trouvé mauvais qu'un de ses organes officiels, le *Mercur de Hall* (journal qui est envoyé gratis à tous les bourgmeistres des villes et à tous les maires des villages), se livrât dans son No. du 16 mars dernier, à l'ignoble déclamation que nous allons transcrire, afin de faire comprendre quelle est la tolérance de certains gouvernemens protestans.

"Il y a, dit le *Mercur*, un chien infernal qui s'appelle Cerbère ; mais il est aussi des chiens célestes, et ceux-là s'appellent *Jésuites*. Cette espèce de chiens se blottit devant les portes de la béatitude (le ciel), pour n'y laisser pénétrer personne. Le principal chenil de ces chiens se trouve actuellement en Suisse, jadis appelée la libre Helvétie. Le venin du jésuitisme y a rongé la liberté et paralysé le progrès. Le canton du Tessin avait révisé sa constitution ; il voulait en établir une autre, plus favorable à la liberté, plus conforme à la raison, et qui, par cela même, devait être une épine dans l'œil de l'hypocrisie. Mais les *Jésuites* (1) ont su disposer les choses de manière à ce que la majorité du peuple rejetât cette constitution nouvelle (2). *Tirez donc sur ces chiens ! feu sur cette canaille !*

"Tant que les bêtises religieuses n'atteignent que les imbéciles, nous les laissons volontiers passer ; car il faut que chacun puisse penser et croire à sa guise (3) : chacun a même le droit d'être et de demeurer imbécile : mais lorsque ces bêtises viennent à se répandre sur quelque autre champ auquel elles ne peuvent appartenir ; lorsqu'elles exercent leur stupide influence sur les institutions politiques jusqu'à corroder des constitutions, alors il devient urgent de leur rompre le cou !"

Qui ne demeurerait confondu de cette grossière diatribe, insérée dans la feuille privilégiée d'un pays où l'on compte deux cinquièmes de catholiques acquis en vertu de traités qui leur assurent, quant au respect dû à leur religion et à liberté de leur culte, une parfaite parité avec l'ancienne population du nouveau royaume ? Il arrive souvent, néanmoins, que cette partialité dessille les yeux à plus d'un protestant d'une ame droite et amie de la justice. Ainsi, après la provocation furibonde que nous venons de citer, et peut-être à cause d'elle, *huil pères de famille*, appartenant à la même commune, ont déclaré au curé catholique de cette commune leur ferme résolution d'embrasser la vraie foi, résolution que le pasteur s'est vu obligé de faire connaître au gouvernement.

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—C'est jeudi qu'a eu lieu le triste départ de lady BAGOT et de sa famille de Kingston pour Oswego, sur le vaisseau à vapeur de Sa Majesté le *Traveler*, remorquant une berge à bord de laquelle était placé le corps de son défunt époux, en route pour New-York. Les citoyens de Kingston avaient voulu faire quelque démonstration publique en cette occasion, mais lady Bagot s'y est opposée, et le départ a eu lieu sans aucune pompe. Les vœux de tout le peuple canadien accompagneront la veuve et les orphelins dans ce douloureux voyage. On nous communique l'extrait suivant d'une lettre de Kingston de jeudi :

"Nous avons accompagné lady Bagot et sa famille ce matin au steamboot

(1) Il ne se trouve pas un seul Jésuite dans tout le canton de Tessin.

(2) Remarquable échantillon du respect que le libéralisme protestant accorde aux minorités populaires, lorsqu'elles se permettent de se soustraire à son influence.

(3) *Penser et croire à sa guise*, voilà ce que le libéralisme protestant accorde aux catholiques. *Parler et écrire*, c'est autre chose : cela ne peut-être permis qu'au libéralisme protestant et à ses organes !

qui les transporte à Oswego. Le corps de sir Charles a été déposé sur une berge qui sera remorquée par le steamer. Tout a été fait d'une manière privée et sans aucune pompe. C'a été pour moi un bien triste spectacle. Milady, en partant, a exprimé des souhaits sincères pour la prospérité et le bonheur des Canadiens-Français. Elle aurait beaucoup désiré de revoir le Bas-Canada ; mais il était impossible."

Nous publions aujourd'hui l'invitation qu'un grand nombre de citoyens ayant à leur tête M. le maire de cette ville adressent à leurs concitoyens de prendre le deuil pour un mois à compter de jeudi prochain. Nous sommes persuadés que les Canadiens ne se borneront pas à ce témoignage de respect pour la mémoire de l'homme qu'ils pleurent. L'idée de lui élever un monument est venue à presque tout le monde à la fois. *Canadien.*

—Le *Herald* donne cavalièrement une leçon à Son Excellence pour avoir jugé à propos de répondre comme il l'a fait aux différentes Adresses des *loyaux exclusifs* ou de la faction. Heureusement que Sir Charles Metcalfe a déjà été à portée de connaître l'importance de cette feuille. Certes, il y a trente ans qu'il eut fallu parler avec cette sagesse, et nous n'eussions pas vu les excès auxquels se sont portés les mêmes gens qui voudraient renouveler encore le règne de la terreur pour l'exploiter de nouveau. Sir Charles a raison de s'en reposer sur la masse du peuple dont les franco-canadiens forment une si grande partie, car la loyauté est du moins un sentiment sincère et respectable dans son cœur. Si les canadiens eux-mêmes étaient capables d'abuser du pouvoir de ne pas rendre justice même à leurs ennemis, nous aurions le courage au cœur de le réclamer en leur nom, mais comme ils ne veulent ni leur arracher leur langue, ni leurs lois, ni leur existence sociale et politique, nous aimons à les voir là où les a placés la force de leurs droits. *Aurore.*

*Un exilé politique échappé* :—Nous voyons par les derniers journaux américains que Mr. Louis Bourdon, beau fils du feu Major Papineau, arrêté à St Césaire dans la journée du sept Décembre, 1837, et condamné à mort par la Cour Martiale en Février, 1839, laquelle sentence fut commuée en déportation pour la vie, est arrivé à New-York, après s'être échappé de la Nouvelle Galle, à bord du brick *Russian* de Rio Janeiro. Pendant les quatre années que Mr. Bourdon a passées dans l'Australasie il fut employé les deux premières comme commis dans les Bureaux du gouvernement où sa bonne conduite lui obtint sa liberté dans une certaine étendue de la colonie. Il se garde de dire comment il a effectué son évasion. On dit qu'il va partir incessamment de New-York pour venir à la frontière où il espère pouvoir embrasser sa famille pour partir pour France immédiatement après. Lord Stanley n'aura toujours pas besoin que le cas de celui-ci lui soit soumis pour savoir s'il doit l'amnistier ! *Idem.*

*Nouvelle Commission de la paix*.—Nous apprenons avec une véritable satisfaction que nous sommes à la veille de voir émaner une nouvelle commission de Juges de paix pour la province, et nous pouvons ajouter, par anticipation, que, d'après les données que nous avons, le pays n'aura qu'à s'applaudir de cette nouvelle magistrature. L'exécutif n'a négligé du moins aucun moyen de s'acquiescer les meilleurs et les plus scrupuleux renseignements pour parfaire ses nouvelles listes. La Province réclamait impérieusement cette amélioration dans la magistrature, et nous espérons qu'on aura l'œil sur ce que la nouvelle loi de qualification soit fidèlement exécutée, car véritablement jusqu'ici il suffisait, dans certaines paroisses, d'être banqueroutier et anti-canadien enragé pour être commissionné magistrat. Nous pourrions nommer un Comté par exemple, dans lequel il ne s'en trouve pas moins de trois sur cinq qui n'ont plus d'existence assurée qu'à l'ombre du cotillon de leurs épouses. A ce compte, ne vaudrait-il pas mieux que ces Dames fussent elles-mêmes créées juges de paix ? *Idem.*

*Collège McGill* :—Les Messieurs suivans ont reçu leurs degrés de Docteurs en Médecine, Vendredi dernier, au collège McGill, Charles Boucher de Boucherville, Pierre Dorion, Augustin Caron, Jean Marie Paquin, Jean L. Léprohon, Jean G. Bibaud et William Oscar Dunn. On nous a dit que cette cérémonie avait fait l'effet d'une scène tout-à-fait ecclésiastique, et qu'on eut plutôt dit qu'on conférerait un sacrement qu'un ministère professionnel à ces Messieurs. Nous régalerons peut-être nos lecteurs quelque jour d'un nouvel exemple de ridicule fanatisme. *Idem.*

—Une personne digne de foi nous informe que Sa Grandeur l'Evêque de Québec fut grossièrement insulté, à bord du *Lady Colborne*, en se rendant à Nicolet. Des individus, cachés sous des habits de gentils hommes, qui étaient passagers dans la chambre du bateau à vapeur, après s'être gorgés d'esprit de Jamaïque, commencèrent à faire un tapage tout à fait britannique. Les moqueries les plus basses éclaboussèrent Sa Grandeur, comme la boue lancée par les chevaux éclaboussent les belles étoffes. Les brutes ne s'arrêtèrent pas là, ils furent jusqu'à demander une corde pour lui attacher les pieds ! Ensuite, ils prirent la clochette et lui sonnèrent aux oreilles ! Le respectable Evêque supporta le tout avec une patience digne de lui et de la religion dont il est un des principaux ministres ; il fut obligé d'abandonner son lit et d'aller se promener sur le pont. On nous assure que le capitaine essaya, mais en vain, d'arrêter les discours et les actes de ces infâmes gentilshommes. (\*) *Artisan.*

(\*) Si le fait rapporté par notre estimable confrère est bien prouvé, non seulement nous partageons sa juste indignation contre ces brutes habillées en hommes ; mais nous en avons encore pour le capitaine d'un bâtiment qui permet à son bord de semblables infamies. Et ici il n'y a pas d'impuissance à invoquer : qu'on permette des orgies sur son bâtiment on doit se méfier de la conduite de capitaine en sentinelle et en commissaire de po-

—Les journaux de la partie ouest du Haut-Canada disent que l'apparance de la récolte est magnifique. *Journal de Québec.*

—Le 70e régiment s'est embarqué hier à 3 heures sur le vaisseau de S. M. *Résistance.* *Idem.*

—Nous pouvons former maintenant l'espérance de recevoir dans notre ville le fils aîné du grand O'Connell, John O'Connell, accompagné du célèbre orateur, M. Shiels, membre de la chambre des communes. Ces deux hommes peuvent être actuellement aux Etats-Unis. On nous fait espérer de plus que le père Matthew les joindra. Mais c'est trop nous donner d'espérance. Nous n'aurons pas le bonheur de voir au milieu de nous le plus grand bienfaiteur de l'humanité, qui a régénéré sa nation nombreuse, et qui a donné à tant d'hommes généreux l'idée de travailler dans leurs parties respectives à l'œuvre sublime de la tempérance, à cette œuvre qui fait que l'homme devient plus intelligent, plus moral, plus suivant sa nature, plus l'homme enfin. Car ce n'est pas être homme, c'est être brute, que d'engloutir son âme dans la boue de ses passions.

Avec quelle sympathie ne seront pas reçus parmi nous le fils du grand libérateur de l'Irlande et son illustre ami ! *Idem.*

## LE DOCTEUR PEPERKOEK.

AVENTURES D'UN MÉDECIN VERT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Dans les premiers jours du mois de mai de l'année 1667, Louis XIV eut la fantaisie d'exécuter un projet qu'il nourrit depuis quelque temps, et qui consistait à s'emparer des Pays-Bas catholiques. Il s'était persuadé que ces provinces lui appartenaient, du chef de sa femme, née infante d'Espagne, et par un certain droit de dévolution qui serait long à expliquer, mais qui donnait une apparence de justice à ses prétentions. Il s'avança donc sur la Belgique, à la tête de trente-cinq mille hommes : la reine de France l'accompagnait avec toute sa cour. Aucune place n'étant défendue, la conquête n'eut l'air que d'une partie de plaisir. Turenne entra le 2 juin à Charleroi, pendant que Louis XIV voyait s'ouvrir devant lui les portes de Douai, de Tournai, d'Audenarde et de Courtrai. Il se hâta de signaler cette prise de possession inopinée par des fêtes brillantes. Les habitants étonnés ne savaient plus trop qui ils avaient pour souverain ; mais la cour dépensait beaucoup d'argent, et ils laissaient faire.

Au milieu de ces circonstances, un coureur en bottes fortes, arrivant au galop de son cheval, sonna sans descendre à une porte verte, qui était l'entrée d'une petite maison de bonne apparence située à cent pas de l'enceinte de Courtrai, sur le chemin de Tournai.

Un garçon d'une trentaine d'années, vêtu d'un surcot noir à passe-poils jaunes et d'une large culotte rouge qui bouffait sur des bas lie-de-vin, parut aussitôt. C'était Chicot, avec qui nous ferons connaissance.

—N'est-ce pas ici, dit le coureur, la demeure du docteur Peperkoek ?—Je crois que oui, répondit Chicot ; c'est le médecin vert de la contrée.

—Tant mieux s'il est vert, dit le coureur, ne comprenant pas cette locution du pays ; c'est toujours mieux qu'un médecin caduc. Est-il écans ?—Il y est et il n'y est pas.

—Il paraît qu'on est plaisant dans le Courtrais. Or ça, je viens du camp et je suis envoyé par monseigneur le duc d'Aumont.—C'est autre chose ! un duc ! Soyez le bienvenu. Si le docteur n'est pas à la maison, il est à la cave.

Le coureur trouvait ces détails bizarres chez un médecin si célèbre.

—Et qu'est-ce qu'il fait à la cave ? dit-il.—Il prépare ses remèdes, nous les disposons en tonneaux et nous les distribuons en dames-jeannes, en bouteilles, en pots et en cruches.

—Enfin, les médecins du Courtrais peuvent avoir d'autres usages que ceux de Paris. Annoncez au docteur que je l'attends, et que Mgr. le duc d'Aumont a besoin de ses services. Il sera payé en prince.

—Si c'est un prince qui paye, c'est bon, dit Chicot. Descendez ; vous boirez un coup, pendant que je donnerai un picotin à votre cheval.

Après avoir dit ces paroles, Chicot courut à la porte de la cave et cria :—Peperkoek, le duc d'Aumont, que je ne connais ni des lèvres ni des dents (il voulait dire ni d'Eve, ni d'Adam), vous demande au camp du roi de France, dressé entre Tournai et Courtrai. Il est malade.

Personne ne répondit. Chicot, habitué aux manières de son maître, alla prendre un picotin, qu'il emplit d'avoine et qu'il attacha avec deux ficelles derrière les oreilles du cheval, mis ainsi à l'écuille jusqu'au menton. Puis il fit entrer le courrier dans un petit parloir, garni de tablettes où l'on ne voyait que des pots et des fioles. Sur la table, se trouvait en permanence une cruche de bière brune de Lille, un pain frais et une assiette de beurre.—Refaites-vous un peu, dit-il au messager ; votre cheval est servi.

—C'est un mal de la localité que votre duc aura attrapé, reprit Chicot, que vous venez chercher le docteur Peperkoek ? Est-ce qu'il n'y a pas de fameux médecins au camp du roi de France ?—Il y a au contraire les premiers médecins de Paris. Mais d'abord ils sont lents à guérir ces maladies-là, et monseigneur a entendu parler du docteur dont on lui a dit de grandes choses. Ensuite les deux plus habiles sont pris eux-mêmes ; l'un a la goutte, l'autre la jaunisse.

licé pour en surveiller ou en prévenir les suites. Un capitaine est roi sur son vaisseau : c'est pour cela qu'il est responsable de tout ce qui s'y passe.

Un passager du *Lady Colborne* arrivé à Montréal le jour dont il est ici question assure que lui-même a scuffert quelques insultes, en sa qualité de prêtre sans doute. De plus c'était un jour des Rogations, et le capitaine ne servit pas de maigre. Avis aux MM. du clergé et aux catholiques.—N. du R. des M.

—Ah! des médecins! c'est fameux! et quelle est la maladie de votre duc?—Je n'ai pas la permission de la dire.

—C'est que c'est laid. *Nœz-de-Plume* ne se cachera pas au fond de la mer s'il était beau. (Il voulait dire Neptune). Si pourtant vous ne la dites pas, cette vilaine maladie, minceur Peperkoek ne pourra pas emporter les remèdes.—Ah! il porte les remèdes avec lui! C'est plus commode....

On entendit alors fermer la porte de la cave. Un homme de haute taille, mince et alerte, tout vêtu de gris, avec une ceinture de cuir rouge, parut aussitôt. Cet homme était le docteur Peperkoek. Il avait soixante ans; mais il n'en annonçait pas cinquante. Ses moustaches ne grisonnaient pas encore. Tout son air était empreint d'une certaine dose d'importance, mêlée de naïveté et de bonhomie. Son front chauve allongait encore sa très-longue figure. Il attribuait cette calvitie à la méditation; ce qui n'est pas incroyable. Il guérissait ses malades; et l'on croit qu'il réussissait parce qu'il n'hésitait jamais. D'ailleurs il avait, comme on dit, la main heureuse. Il n'était que médecin vert, c'est-à-dire médecin de campagne, ne sachant pas un mot de latin, n'ayant étudié dans aucune université, mais consultant avec aplomb sur les urines, arrachant fort bien les dents, exerçant la chirurgie d'une main légère, pansant adroitement les blessures et ne dédaignant pas de donner ses avis et ses remèdes aux animaux malades. La politesse villageoise lui prodiguait le titre de docteur qui le flattait extrêmement; et sa seule ambition était d'avoir ce titre par acte officiel. Mais on avait beaucoup ri, toutes les fois qu'il l'avait demandé. Ajoutons qu'il était bon, humain et crédule, et que tout en lui ne prêtait pas à rire.

Pour comprendre la situation, il faut savoir que le courrier du duc d'Aumont avait été envoyé au savant docteur Servais Verbroeck, de Courtrai, renommé alors pour son habileté à traiter spécialement les maladies de la peau et les mouvements des humeurs. En chemin, peu habitué aux noms flamands, le messager demandait l'adresse du docteur en estropiant son nom de toutes manières, mais en y joignant toujours l'ornement du plus fameux médecin du pays. C'est le docteur Peperkoek que vous voulez dire, lui avait répondu une bonne femme; car le peuple ne connaissait que lui; elle lui avait indiqué très-exactement son adresse; et le courrier, retenant enfin ce nom à force de le répéter, était arrivé, comme nous l'avons dit, en présence de Chicot.

Le docteur, cherchant à dissimuler la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir enfin à traiter un duc, salua le messager avec une dignité champêtre.

—Vous avez au camp, dit-il, un illustre malade?—Monseigneur le duc d'Aumont, commandant en chef dans les armées de Sa Majesté; rien que cela.

—Et ses médecins, intervint Chicot, ont la jaunisse et la goutte. Ils en auront trop lu.

Un sourire, qui n'était pas dépourvu de quelque ironie, caressa la lèvre du docteur. Pourtant il ne comprenait pas encore que le duc d'Aumont lui fit l'honneur de l'appeler.

—Que demande Son Excellence? reprit-il.—Sa maladie, monsieur le docteur, ne se dit qu'à l'oreille.

En même temps le courrier se grattait et se frottait le dos à la muraille, d'un air significatif.

—Je ne devine pas dit le docteur.—Eh bien! souffla l'envoyé, il a un mal dont on rougit.—Il en est peu dont on soit fier, riposta sagement le docteur.

—Une maladie que ne connaissent guère les grands seigneurs.

—Je ne sais pas là-dessus leurs privilèges.

—Une maladie de chien, en un mot.—Est-ce qu'il serait enragé?

—Non; mais puisqu'il faut le dire, monseigneur le duc d'Aumont en est réduit à se gratter.—Ah! il a la gale, de grands capitaines l'ont eue avant lui.

—Ses médecins lui proposent un traitement de six mois; et on lui a dit que vous guérissiez cela en quinze jours.—Cela, s'écria le docteur en se redressant, je le tue avec trois frictions, chez les hommes solides.

Cette expression, *je le tue*, semblerait indiquer que le docteur avait découvert l'acarus, dont le siècle présent se fait tant d'honneur.

—Allons donc, monsieur le courrier; on nous désire avec impatience.

Une petite paysanne entra alors tout essouffée; elle venait annoncer que son père, un pauvre tisserand s'était foulé le poignet.

—Voilà qui presse plus que l'autre, dit le docteur; nous passerons à l'instant chez ce bon homme, qui ne peut pas attendre; et de là je vous suis au camp de Sa Majesté.

Le docteur se recueillit.—Chicot, reprit-il, amène-moi le bidet; hâte-toi de seller le pharmacien (c'était son âne qu'il appelait ainsi); tu mettras dans les paniers un pot de deux livres de la caisse verte, une dame-jeanne de six pintes du tonneau rouge, une bouteille de mon sirop d'écorce avec les autres condiments ordinaires. Et tu prendras pour le tisserand une emplâtre de l'onguent que tu sais, une petite fiole d'huile, un morceau de laine et une ficelle.

Tout fut prêt en quelques minutes; le courrier se remit en marche, côte-à-côte du docteur, que suivait Chicot à pied, conduisant le pharmacien, avec lequel il faisait de temps en temps une conversation amicale. Le médecin vert ne disait rien. Tout en cheminant, il songeait que s'il était assez heureux pour guérir les gens du roi, il avait là quelque chance de conquérir enfin réellement la dignité qui était toute son envie.

—Avec ce titre en règle, pensait-il, je pourrai exercer partout, à la barbe des autres médecins. Ce sera beau.

Il entra dans un hameau peu éloigné, dont chaque habitant sortit à sa

porte pour le saluer avec de bonnes paroles. Il s'arrêta dans la petite maison du tisserand, lequel, à sa vue, perdit la moitié de ses souffrances. Il examina le poignet foulé, prit des mains de Chicot son emplâtre de sain-doux, répandit dessus un peu d'huile, l'appliqua sur la partie malade, la lia doucement et solidement avec une ficelle; puis il ajouta:—Voilà qui est fait; vous garderez cela neuf jours, mon enfant; mais dès demain vous pourrez travailler avec ménagement; j'espère que la douleur aura cessé.

Le paysan rougit, en demandant par une phrase embarrassée quel était le prix de la visite et du remède.—Vous savez, répondit le médecin vert, que chez les gens qui travaillent pour nourrir leur famille, ces choses-là ne coûtent rien, sinon une prière que vous ferez pour moi à Saint Cosme, notre patron à nous autres médecins.

Au sortir de là, le docteur se dirigea vers le camp. Les sentinelles et les premiers groupes de soldats, égayés de l'équipage du médecin vert et de son attirail, commençaient à lancer des quolibets et des éclats de risée, auquel le courrier imposa silence en prenant le rôle d'introduit et criant à travers les lignes: Le médecin et la pharmacie de monseigneur le duc d'Aumont! Au respect que l'on montrait pour ce nom, le docteur fut encore plus convaincu qu'il allait traiter un puissant personnage. Chicot, fier et joyeux, s'approcha de son maître.—Voilà docteur, une fière fortune, lui dit-il à mi-voix; profitez-en, et n'oubliez pas le proverbe: l'occasion fait le baron.

On arriva à la tente splendide de monseigneur le duc d'Aumont.

—Voilà le fameux docteur, dit le messager.

Le docteur fut introduit sur-le-champ.

—Je sais toute votre grande renommée, docteur, dit le duc. Si vous me délivrez de ce mal déplaçant, qui me vient je ne sais d'où, comptez sur mon appui.—Que ne suis-je aussi sûr, monseigneur, répliqua Peperkoek, d'obtenir enfin la patente de docteur, que je me sens certain de vous guérir, vous et vos médecins. Je n'aurais plus de souci.

—On vous refuse ce titre, à vous! dit le duc; c'est incroyable. Eh bien! quand vous m'aurez traité, je vous réponds que vous serez nommé docteur par acte public, dussé-je pour cette affaire vous présenter à Sa Majesté elle-même! si pourtant vos remèdes sont infailibles, comme on le dit, pourquoi en gardez-vous le secret?

—Je ne le refuse à personne, monseigneur; j'ai donné l'an passé la recette qui vous concerne à un jeune colporteur, lequel s'en est fort enrichi en Hollande.—Comment donc!

—Oui, monseigneur; c'est un garçon ingénieux, il s'était associé un certain camarade, marchand forain comme lui, qui le précédait par les contrées, vendant peu, mais très-poli et faisant des amitiés à tout le monde. Il le suivit à trois semaines de distance, et fournit de son spécifique toutes les personnes à qui son compère avait donné des poignées de main.

Après que le duc d'Aumont eut ri du stratagème, le docteur prit des mains de Chicot le pot de la caisse verte. C'était un onguent composé de beurre fondu, dans lequel on avait infusé la pellicule qui se trouve entre le bois et l'écorce des jeunes pousses d'un arbuste très-commun que les paysans appellent drinet, dont nous ignorons le nom savant, mais dont les graines poussent au bout des tiges, quatre par quatre, faisant le bonnet carré. Il s'agissait uniquement de se frictionner de cet onguent devant un grand feu clair, trois jours de suite, entre deux sommeils; c'est-à-dire qu'il fallait se recoucher le matin pour quelques heures, après qu'on avait fait pénétrer l'onguent dans la peau, au moyen d'un bon feu. Le duc d'Aumont, qui voulait être guéri et qui avait confiance entière dans le docteur (il le prenait pour le savant Verbroeck) se soumit à ce remède héroïque, que les villageois ont eu le bon esprit de conserver, et qu'ils emploient toujours. Puis il pria l'habile guérisseur d'aller voir ses deux médecins.

Peperkoek fut conduit immédiatement devant eux. Il les trouva bien autrement polis que les docteurs du Courtrais et du Tournais; car le premier aussi pour celui qu'on avait mandé, ils l'appelaient docteur et le traitaient de confrère. Ce fut donc avec zèle qu'il donna à celui que retenait une jaunisse de premier ton, qu'il entretenait avec du jus de carottes, une bouteille de sirop d'écorces de saules infusées dans du vin blanc; une légère addition de miel en tempérant l'amertume. Il remit à l'autre, affligé de la goutte et cloué dans sa tente, la dame-jeanne du tonneau rouge, pleine du suc de certaines herbes dont on ignore le choix; et après lui avoir prescrit la manière d'en faire des lotions et des compresses, il quitta ses deux confrères, bien convaincu que ceux-là ne lui refuseraient pas leurs suffrages lorsqu'il solliciterait du duc d'Aumont l'exécution de sa promesse.

Quatre jours après, le vrai docteur Verbroeck, appelé par un officier que l'accident du duc d'Aumont avait su atteindre aussi, arriva lui-même au camp; et le quiproquo fut reconnu. Les deux médecins étaient en course, parfaitement guéris; et les récits du temps disent qu'ils en furent vexés, quand ils furent qu'ils devaient leur guérison à un empyrique. Le duc d'Aumont, qui était aussi complètement sain, rit de tout son cœur de l'heureux malentendu; et le plus plaisant, c'est que l'officier éclairé, à la grande confusion et au profond scandale des médecins gradués, ne voulut plus être traité que par le docteur Peperkoek.

Le duc d'Aumont reçut gaiement l'heureux médecin vert, et lui fit compter cent louis. Puis il lui dit: Mon pauvre docteur, voici de fâcheuses circonstances. Le roi, ce matin, est allé au siège de Lille. Je dois moi-même, l'aller joindre. Je ne pourrai donc pas, dans ces affaires, vous présenter, comme je le voulais. Mais quand nous aurons ma fin, venez à Saint-Germain; la cour y sera rentrée, et je vous tiendrai ma parole.



Pendant que le docteur s'inclinait, soit content, quoiqu'il ne fût pas avare des façons tout à fait princières du duc d'Aumont, le grand seigneur, se tournant vers les deux médecins, leur dit d'un ton railleur : Eh bien ! mes maîtres, ne remerciez-vous pas aussi l'habile homme à qui vous devez la santé ?

Le médecin qui avait eu la jaunisse, sans répondre au salut cordial de celui qu'il avait si bien traité de confrère demanda : Combien devons-nous ?

—Entre collègues, dit naïvement le docteur, on ne débourse jamais.

—Nous ne vous regardons plus comme notre collègue, répondit grossièrement l'autre.

Le médecin vert rougit.

—Laissez-les dire, lui souffla Chicot, rappelez-vous le proverbe : A vouloir blanchir un jaune on risque de perdre son baume.

—Que dit votre aide ? demanda le duc.

—Je dis, monseigneur, répartit vivement Chicot, que ces messieurs sont jaloux. Le docteur mon maître va droit. On entre par la porte ou par la cheminée...

—Vous voulez dire par la fenêtre.

—Dans les maisons qui ont des fenêtres, Monseigneur ; mais chez mon père, à Ramégnie-Chin où je suis né, il n'y a pas de fenêtre. Le docteur est entré par la porte, honnêtement....

—Ce sont des paroles vaines, que tout cela interrompit le médecin gouteux ; que devons-nous pour les drogues ?—S'il vous plaît de payer répondit froidement Peperkoek, estimez les remèdes à leur résultat, et donnez-en le prix aux pauvres.

Il salua le duc en disant :—Monseigneur, je suis à vos ordres.

—Je vous attendrai, docteur, dit le duc d'Aumont, à Saint-Germain !—A Saint-Germain ! répéta Peperkoek, en se retirant.

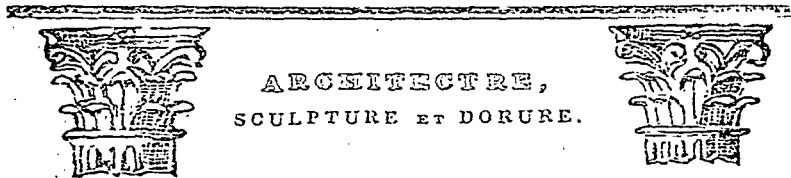
L'âne en ce moment se mit à braire.

—Voilà, dit Chicot, le pharmacien qui nous rappelle.

Il s'inclina devant le duc d'Aumont, passa insolemment devant les deux médecins et suivit son maître.

En entrant chez lui, le médecin de campagne avoua à Chicot que les deux médecins de Paris ne valaient pas mieux que ceux de Courtrai, qu'il avait perdu sa tranquillité, et qu'il ne redeviendrait calme que lorsqu'il aurait sa patente de docteur. Il reprit pourtant sa vie laborieuse. Mais au printemps de l'année suivante, un beau soir, il dit à son fidèle garçon : Je n'y tiens absolument plus, je pars demain : tu viendras avec moi, Chicot, et tu verras la cour de Louis XIV.

*La suite au prochain numéro.*



ARCHITECTURE,  
SCULPTURE ET DORURE.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer le public en général, et MM. les Membres du Clergé en particulier qu'il continue d'exercer les arts de **PAR-CHITECTURE**, de la **SCULPTURE**, de la **DORURE**, dans lesquels sa longue pratique lui a permis d'apporter un grand perfectionnement.

Il recevra avec reconnaissance les ordres dont on voudra bien l'honorer, et il s'engage à exécuter avec promptitude, dans le dernier GOUT, tout ouvrage dans sa ligne que l'on voudra bien lui confier ; enfin il ne négligera rien pour mériter l'encouragement qu'il attend de ses amis et du public en général.

Sa demeure est située vis-à-vis du Marché du Faubourg St. Laurent.  
**LOUIS THOMAS BERLINGUET, ARCHITECTE,**  
Ci-devant de Québec.

Montréal, 5 Mai 1843.

**LIVRES NOUVEAUX,**

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de  
**LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c. &c.**

AUSSI,

**IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.**

Il se charge à l'ordinaire de préparer des **RÉGISTRES** de Paroisses de 12 à 400 feuillets.

Montréal, 19 Nov., 1842.

E. R. FABRE.

**EXERCICE TRÈS DEVOT**

A

**St. Antoine de Padoue**

LE

**TRAITÉ DE LA FUREUR.**

Petit Volume nouvellement imprimé, avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

**THOMAS GARY,**

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,  
Et chez les différents Libraires de cette ville.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, ET AUGMENTÉE DES PRIÈRES DE LA SAINTE MESSE, ET DES VÊPRES DU DIMANCHE.

**COLLÈGE**

DE

**SAINT-VINCENT ;**

Près Richmond, (Virginie.)

CETTE INSTITUTION est agréablement située à un mille environ de Richmond, dans un lieu tout à fait favorable à l'étude et à la santé. L'objet des fondateurs est d'offrir à la jeunesse du sud, aux conditions les plus modérées les avantages d'une éducation complète pour l'esprit et le cœur. Les mathématiques, et autres sciences pratiques, également utiles, ainsi que les langues anciennes et modernes, feront partie du cours d'enseignement ; mais rien ne sera épargné pour préparer spécialement chaque élève à la carrière qu'il se propose de parcourir. La sévérité ne sera employée envers les élèves qu'autant que ce serait nécessaire ; mais l'exactitude de la discipline sera maintenue par des punitions employées à propos contre ceux qui l'enfreindraient. Les récréations se prennent toujours sous les yeux des professeurs, et dans le collège. On ne permettra point aux élèves de retenir aucun argent à leur disposition, et il est recommandé aux parents de ne pas leur accorder plus d'un escalin par semaine, pour leurs menues dépenses.—Les élèves ne feront point de visites, si ce n'est à leurs plus proches parents, et qu'autant que le président le jugera convenable ; dans tous les cas, ils ne passeront point la nuit hors de la maison. Ceux qui n'habitent pas dans le voisinage immédiat du collège n'auront point permission de visiter leurs familles, si ce n'est aux vacances qui commencent le 1er juillet, et finissent le 15 août.

Toutes les lettres écrites ou reçues par les élèves, excepté la correspondance avec les parents, seront sujettes à inspection, et toute lettre adressée soit aux élèves, soit aux directeurs de l'institution, doit être affranchie. Quoique la religion catholique soit seule professée dans le collège, les consciences ne seront point violentées. Cependant personne ne sera exempté de l'assistance aux exercices publics de religion outre les motifs d'ordre et d'uniformité, il est à souhaiter que le public soit à même d'apprécier avec connaissance de cause, les principes et les pratiques du catholicisme qui paraissent souvent attirer d'une manière assez marquée l'attention publique.

Les frais de livres, vêtements, etc. doivent être payés d'avance, à l'époque de l'admission de l'élève, et ainsi de suite à chaque semestre. Le prix de la pension, y compris la nourriture, le logement, le blanchissage, le raccommodage du linge et des bas, et les visites ordinaires du médecin, est de cent-cinquante piastres pour l'année scolaire, qui est de dix mois et demi. La moitié de cette somme doit être payée d'avance, à l'entrée de l'élève, et au commencement de chaque semestre, règle pour laquelle la modération des prix ne permet pas d'admettre d'exception. Ceux qui passent leurs vacances au collège, paieront vingt-piastres pour ce temps-là.

Il n'y a point de dépenses additionnelles, si ce n'est pour une maladie prolongée, ou pour des objets fournis aux élèves. Mais personne ne sera admis pour moins d'une demi session, et on ne fera aucune déduction sur un trimestre une fois commencé.

Toutes les précautions ont été prises en faveur des jeunes gens qui se destineraient à l'état ecclésiastique, de manière à écarter d'eux toute espèce de danger. Ils prendront leurs récréations dans une cour séparée, et auront des exercices de piété, destinés spécialement pour eux.

S'adresser à

**Mgr. WHELAN,**  
Evêque de Richmond,

ou aux

Revd. MM. O'BRIEN et BERNIER.

**CONDITIONS DE CE JOURNAL.**

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

**Prix des annonces.**—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7½ d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. BERLINGUET. IMPRIMÉ PAR J. A. BERLINGUET. PIRE. DE L'EVÊQUE